

Quelques réflexions sur la venue de M. Keith Spicer

André Gaulin

Number 13, January 1974

Le cahier du Congrès

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56924ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1974). Quelques réflexions sur la venue de M. Keith Spicer. *Québec français*, (13), 13–14.

Quelques réflexions sur la venue de monsieur Keith Spicer

Certains de nos membres ont trépigné en voyant que le nom de monsieur Keith Spicer figurait à notre dernier congrès. Était-ce subir

anglo-saxon l'avait trop pour ainsi en noyer un texte et nous le faire passer comme un poisson d'eaux tranquilles.

aimablement accepté d'être notre invité que la salle a manifesté une politesse (nous fûmes bien «civilisés») et une patience remarqua-

Le français est en voie de devenir une langue morte en Ontario — Robert Nixon

TORONTO (PC) — Le chef de l'opposition libérale à l'Assemblée législative de l'Ontario a soutenu hier que la langue française était en voie de devenir, dans sa province, une langue morte au même titre que le latin.

M. Robert Nixon, qui participait à un débat à l'occasion de l'examen des crédits du ministère de l'Éducation, a émis l'avis que l'étude de la langue française était devenue une corvée pour les étudiants qui

n'en perçoivent pas l'avantage de la connaître.

Il a déclaré qu'il est heureux que l'étude du français soit intégrée aux programmes du "high school".

Il a cependant déploré le fait que l'enseignement du français ne soit pas plus répandu.

M. Nixon estime qu'il est important, à cette époque de notre histoire, de promouvoir l'usage de la deuxième langue officielle du pays.

Le Soleil, 27 nov. 1973.

un retour d'élections comm on subit un retour d'âge? Aussi, certains d'entre nos membres qui s'étaient quand même rendus à la conférence du commissaire des langues ont-ils vite fait de quitter la salle quand ils eurent constaté l'allure un peu anodine et tout à fait inoffensive du texte de monsieur Spicer. Un voisin me disait que nous n'avions pas le sens de l'humour alors qu'il était en train d'écouter les propos du conférencier. Moi, je pensais qu'un

Je ne contesterai certes pas ici la culture fine et l'esprit subtil de Keith Spicer. L'Ontarien parle un français agréable et un peu recherché (Je me serais passé du «Adonques je suis commissaire aux langues officielles...»). L'homme est d'un commerce agréable et d'une courtoisie exemplaire. Le parlant anglais apprécie la richesse de la culture et de la langue françaises. Je pense que c'est pour cela et parce que monsieur Spicer avait

bles. J'ignore si monsieur Spicer sait que devant une salle qui eût laissé libre cours à son émoi il eût dû faire face à une assemblée plus houleuse. Car si l'homme Spicer nous a charmés, le commissaire aux langues nous a fort déçus, du moins il a déçu des naïfs de mon espèce qui croyaient que le protecteur du français autant que de l'anglais dans ce pays aurait eu des propos beaucoup plus énergiques. Mais, paraît-il, ce qu'il di-

sait était vite traduit en anglais et paraissait très osé aux royalistes de l'autre solitude. Avec le ménagement que nous avons les uns à l'endroit des autres, la tricherie pourrait durer encore longtemps si l'un des conjoints — il paraît que nous sommes maintenant onze conjoints: dix anglais pour un francophone de l'Est! — n'allait bientôt décider de faire chambre à part, de mener ses propres affaires, de parler sa propre langue sans avoir constamment besoin de se faire traduire en haut lieu.

Quoi qu'il en soit, certaines petites choses m'ont particulièrement frappé lors de cette soirée. D'abord, cette indifférence de la salle à poser des questions: beaucoup de membres présents semblaient des spectateurs qui assistaient à une joute proprement intellectuelle qui ne semblait pas les concerner. Quelques personnes y allèrent, pour la forme et aussi pour sonder jusqu'où pourrait aller le commissaire aux langues, de quelques questions et surtout de plusieurs commentaires. Nous sentions nettement que l'interlocuteur, fût-il sensibilisé à la question et fort sympathique, n'était pas sur la même longueur d'ondes que nous. Des remarques permettaient très bien de le vérifier. Pour lui, avoir appris le français à l'âge de quatorze ans n'avait miné ni sa langue, ni sa culture, ni sa pensée. En est-il ainsi lui disait-on quand la langue seconde vous est imposée, qu'elle vous est imposée dès les premières années de l'élémentaire, qu'elle est la langue qui s'impose non seulement sur tout un continent mais à travers le monde entier par l'impérialisme des multinationaux capitalistes, quand cette langue n'est pas la langue de Shakespeare mais la langue des néo-barbares - vendeurs - de - pétrole - et - faiseurs-de-guerre. Il faut avouer que la salle a été aussi fort polie quand le conférencier nous a invités à perdre notre complexe des Plaines d'Abraham: c'était le vainqueur qui

tirait encore. Là-dessus, les témoignages abondèrent. Il est fini le temps où l'on nous a fait croire que nous étions complexés, que nous n'avions pas de gens compétents parmi nous comme l'affirmait en 1963 Daniel Gordon. Nous ne sommes pas humiliés parce que nous devons lutter, nous luttons parce que nous sommes humiliés. Nous ne sommes pas complexés mais dominés: ça n'est pas du tout la même chose. Il a été assez étonnant de voir le conférencier affirmer qu'il n'avait pas encore fait la nuance entre l'humiliation subjective et l'humiliation objective. C'était assez manifester à quel point la distance qui sépare nos solitudes est vaste et impossible à combler dans le temps qu'il nous reste à franchir avant l'assimilation ou la souveraineté.

Certains membres protestèrent énergiquement le lendemain parce que monsieur Spicer avait été invité: nous n'avons plus de temps à perdre en discussions théoriques. Pourtant, ceux qui croyaient encore à deux communautés autonomes dans deux Canadas historiques en ont encore pris pour leur rhume. Ce pays-là est impossible autant qu'une union forcée où l'un des partenaires, sans qu'il y soit nécessairement de la mauvaise volonté de l'autre, est asservi par l'autre. Nous pensions que le commissaire aux langues jouissait de par son rôle d'une sorte d'impunité politique, que comme les fous des rois de jadis, il avait au moins le droit de tout dire. Ce n'était hélas pas le cas. Le commissaire aux langues officielles est un malheureux captif: ses propos qui nous parurent particulièrement tièdes doivent-ils susciter le scandale de la communauté anglo-saxonne qui est la véritable communauté séparatiste au Canada. Le temps est fini où nous nous contentions d'appartenir au folklore de ce pays. Quelqu'un avait dit énergiquement: égalité ou indépendance. Une grande quantité de Québécois savent maintenant

que la mesure la moins fanatique pour obtenir cette égalité, c'est de devenir maître chez soi. Dès lors, il n'est plus possible de prendre un autre siècle pour s'expliquer au Canada anglais. Le temps nous assimile. Mieux vaut passer pour incompris que de perdre toute sa vie collective à s'expliquer.

Cette conférence avec monsieur Spicer n'aura donc servi qu'à confirmer ce que nous savions depuis longtemps. C'est un charmant voisin qui nous a visités. C'est un esprit cultivé qui parle bien la langue de Molière. À moins d'être résolument aveugles, les quelques participants qui voyaient dans le commissaire aux langues officielles le prophète fulgurant qui dessillerait les yeux des anglophones sur l'urgence de faire un pays binationnel auront été désillusionnés. D'ailleurs, Ottawa a dépassé ce stade-là. Le Canada composé de neuf gouvernements unilingues anglais, d'un gouvernement officiellement bilingue qui laisse possible un Moncton anarchique, d'un gouvernement historiquement français mais dominé par des intérêts anglo-saxons, ce Canada-là en est rendu à l'ère du multi-culturalisme. Dans le cadre de ce grand Dominion of Canada, les minoritaires français seront autant encouragés dans le maintien de leur culture familiale et folklorique que les minoritaires italiens ou allemands ou portugais. Keith Spicer est sincère: ce n'est pas à lui que nous nous en prenons. Il est un peu comme le Sphinx à la porte de Thèbes: en lui donnant une réponse française, Québec-Oedipe tuera le père fédéral. Ou si vous préférez une autre image, en voyant la gaîté du commissaire aux langues officielles, il faudrait redire avec Camus qu'il faut imaginer Sisyphe heureux. ■

André Gaulin.